

colonnes de votre journal. Je l'ai écrite en admirant le bonheur du cultivateur à la campagne, et en regrettant le mal de l'émigration qui enlève à la Province de Québec tant de bons et braves cultivateurs pour en faire des malheureux sur une terre étrangère.

C'est toujours avec un plaisir nouveau, pour celui qui aime sa patrie, de voir les beautés de la nature à la campagne et d'y constater en même temps les jouissances du cultivateur, car c'est de l'agriculture que dépend la vie d'une nation et son véritable bonheur.

Si vous portez vos regards sur tout ce qui vous entoure, vous ne voyez rien qui vous porte à la tristesse; au contraire, tout vous réjouit, tout vous rend heureux: Vous voyez les champs remplis d'une abondante moisson, dont la vue seule ravive la joie et l'espérance de ceux qui auraient pu se laisser aller au découragement; à la vue de cette moisson, dis-je, tout le monde est heureux et le bonheur règne dans tous les cœurs. Il est vrai que cette richesse n'appartient pas à nous habitants des villes, les esclaves de nos patrons et du travail, mais n'importe, cette abondance nous réjouit; nous savons qu'à l'automne le cultivateur, toujours généreux, se rendra jusqu'à nous avec ses produits agricoles. Il est également vrai qu'il nous faudra donner presque tout l'argent que nous gagnons par notre travail de tous les jours et réglé à des heures fixes, pour obtenir la part qui nous est nécessaire de ces produits, mais n'importe encore, le cultivateur en bénéficiera.

Oui, cette verdure que nous voyons dans les champs est la richesse et l'existence du monde, et le cultivateur a bien droit d'en être fier et d'aimer la belle position qu'il occupe comme agriculteur; il peut s'écrier avec orgueil: "C'est moi qui suis le plus heureux du monde. Sans moi, habitant des champs, l'homme fortuné qui vit dans les palais et dans les châteaux ne pourrait vivre. Que je cesse de travailler la terre, que je renonce au beau titre de cultivateur, et tout sera fini."

Voyez cette maison si coquettement construite, et tenue avec une propreté excessive, là demeure la famille d'un cultivateur. Cette maison n'est pourtant pas un château comme on en voit dans les villes, mais c'est là que se trouve le bonheur, et non pas dans ces palais où il y a tant de beaux meubles et de luxe. Ces beautés ont parfois coûté bien des larmes.

Oh! si vous cherchez le vrai bonheur,
Allez donc chez le cultivateur,
Là seulement vous le trouverez.
Cette petite maison est son foyer.

Puisse cette vérité être mieux comprise qu'elle ne l'a été jusqu'à présent par nos cultivateurs!

Voyez le soir, la femme du cultivateur qui va, en chantant, traire ses vaches; elle porte la gaieté dans sa figure. Voyez un peu plus loin ce beau troupeau d'animaux et cette grange remplie de grains, cela vaut des milliers de piastres, et c'est le fruit d'un travail de six mois de la part du cultivateur. N'est-ce pas que tout ce que l'homme peut désirer pour le rendre heureux, se trouve chez l'homme des champs? Vous l'admirez facilement, vous qui connaissez la vie à la campagne.

Le bonheur du cultivateur est aussi grand qu'il est admirable, et celui-ci en jouira tant qu'il habitera ses terres et qu'il conservera sa position d'agriculteur.

L'hiver viendra bientôt remplacer la belle saison de l'été, et l'homme de profession libérale, l'entrepreneur, l'homme de métier, verront tous, avec une certaine crainte, arriver cette saison rigoureuse. Le cultivateur est le seul qui n'ait pas à craindre la misère durant cette saison; il a d'amples provisions pour sa famille, et un surplus de produits qu'il pourra vendre jusqu'à une valeur de plusieurs cents piastres qu'il pourra mettre en réserve pour les temps de besoin; avec un grenier bien rempli et de l'argent en caisse, il n'a rien à redouter. Au retour de l'hiver, le cultivateur se réjouit, car c'est le temps des réunions de famille, où chacun donne son repas, sa petite veillée où l'on y chante les joyeux refrains de nos aïeux. Cependant cette saison de réjouissances pour le cultivateur, n'est que trop souvent pour la plupart de ceux qui habitent les villes, la saison des larmes et des misères.

Oh! Providence, pourquoi ne m'as-tu pas destiné à la vie des champs? puisque là seulement l'homme peut être heureux. Mais au lieu de jouir du bonheur champêtre, il me faut retourner dans la ville, reprendre le rude travail de la typographie; je préférerais tenir les mancherons de la charrue que de me servir encore du composteur.

Oh cultivateurs, vous qui possédez les jouissances de la campagne, ne songez donc pas à abandonner votre position pour aller vous faire esclaves dans les manufactures des grandes

villes. Songez plutôt à ceux qui, lors de leurs beaux jours, ne savaient apprécier à sa valeur le bonheur de la vie rurale, et gémissent aujourd'hui, sur une terre étrangère, d'avoir abandonné leur foyer, le toit natal, pour un travail qui les conduit, malgré leur jeune âge, à la tombe, sans espoir de venir mourir au milieu de leur famille, et reposer à l'ombre du clocher de leur paroisse natale.

Il y a à peine quelques jours, j'ai appris qu'un jeune cultivateur auquel je porte beaucoup d'intérêt, a abandonné sa terre sur laquelle il vivait à l'aise pour aller aux Etats-Unis, amenant avec lui sa jeune femme et deux de ses sœurs.

Oh! jeune homme, vous habitez actuellement un endroit où il n'y a pas une église, pas une école catholique, seulement qu'une usine, une manufacture et des maisons construites pour l'usage des ouvriers de votre localité. Vous aimez votre femme, vous aimez aussi vos enfants, et quel avenir vous leur préparez? vos enfants grandiront dans l'esclavage et l'ignorance; ils n'auront pas le bonheur de connaître le pays de leurs ancêtres qui doit être aussi leur pays; ils connaîtront que parce que vous leur en direz vous-même, la grandeur de la foi catholique, c'est-à-dire qu'une faible partie puisqu'ils seront privés de tous les sacrements dont dispose l'Eglise catholique, c'est à peine si vous pourrez leur procurer le bonheur d'une première Communion.

Jeune homme, mon ami de cœur, vous regretterez avant longtemps l'heure où vous avez conçu l'idée de vous expatrier. Revenez, pendant qu'il en est encore temps, au pays qui tend les bras à tous ses enfants expatriés, en leur donnant l'avantage de s'établir avantageusement sur des terres nouvelles; revenez au pays, et le bonheur ne vous fera pas défaut.

Si ce n'est pas trop abuser de votre bonté, M. le Rédacteur, permettez-moi de reproduire ici l'extrait suivant d'un article que je publiais en 1880. Quoiqu'il soit de vieille date, il ne manque pas d'actualité. Les conseils et les remarques qu'il renferme ne peuvent être que trop souvent répétés.

Voici cet extrait:

"En s'expatriant avec sa famille le père brise l'avenir de ses enfants. Il va au loin leur chercher les chaînes de l'esclavage, leur donner des maîtres. Si, au lieu de s'expatrier volontairement et peut-être pour son malheur et celui de ses enfants, le père de famille employait le prix de son expatriation pour aller s'établir avantageusement sur les terres fertiles et faciles à acquérir de la vallée d'Ottawa, du Saguenay, ou sur d'autres terrains de colonisation, il préparerait ainsi un bel héritage à ses enfants: la liberté dans leur chez soi et la digne coopération que tout citoyen doit au bonheur et à la prospérité de sa patrie.

"Si l'on étudie les causes de l'émigration, on peut voir que l'orgueil n'est pas la moindre. On a rougi de porter l'étoffe du pays; on a voulu de beaux habits, de belles voitures, des maisons montées comme à la ville, des robes de soie, des chapeaux et des rubans de haut prix.

"Pour satisfaire à l'orgueil de ses enfants, le père a été obligé de prendre plus que ne lui permettaient les revenus de sa terre. Les créanciers, ne pouvant pas trouver au fond de la bourse l'argent du cultivateur de quoi solder les dépenses de monsieur et de mademoiselle, s'en sont pris à la terre du père, et la belle ferme et l'honnête et honorable aisance s'en sont allées dans les mains du marchand, ne laissant après elle tout au plus ce qu'il faut d'argent pour passer la frontière et acheter le malheur de l'expatriation. Telle est l'histoire de la plupart des victimes que l'émigration va semer dans les manufactures des Etats-Unis. Beaucoup de pères vont à l'étranger expier les excès de leur condescendance aux caprices de leurs enfants, tandis que ceux-ci subissent le châtement de leur orgueil désordonné. Ni les uns ni les autres ne sont heureux. Si leur exemple, au moins, pouvait désiller les yeux de leurs frères du Canada qui, en belles voitures et en beaux habits s'en vont sans y penser sur le chemin des Etats Unis.

"Lorsque nous disons aux jeunes gens de ne pas émigrer, presque tous nous répondent: "Nous y sommes obligés, notre père ne peut pas donner une belle terre à chacun de ses enfants." Il est bien vrai que chaque cultivateur ne peut pas donner une terre à chacun de ses enfants; mais est-ce une raison pour les fils de s'expatrier? Est-ce que, par hasard, on va vous donner une terre aux Etats-Unis? Vous voulez vous établir; tournez donc vos regards vers les magnifiques terrains de colonisation que le gouvernement met à votre disposition, aux conditions les plus avantageuses. Avec l'argent que vous dépensez pour aller à l'étranger, dirigez-vous vers la grande vallée d'Ottawa, vers n'importe quelle partie du pays qui appelle la